NOUVELLE-ORLÉANS, 1er MAI 1896.

Livraison 3ème | 5e SÉRIE. | Tome 3

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

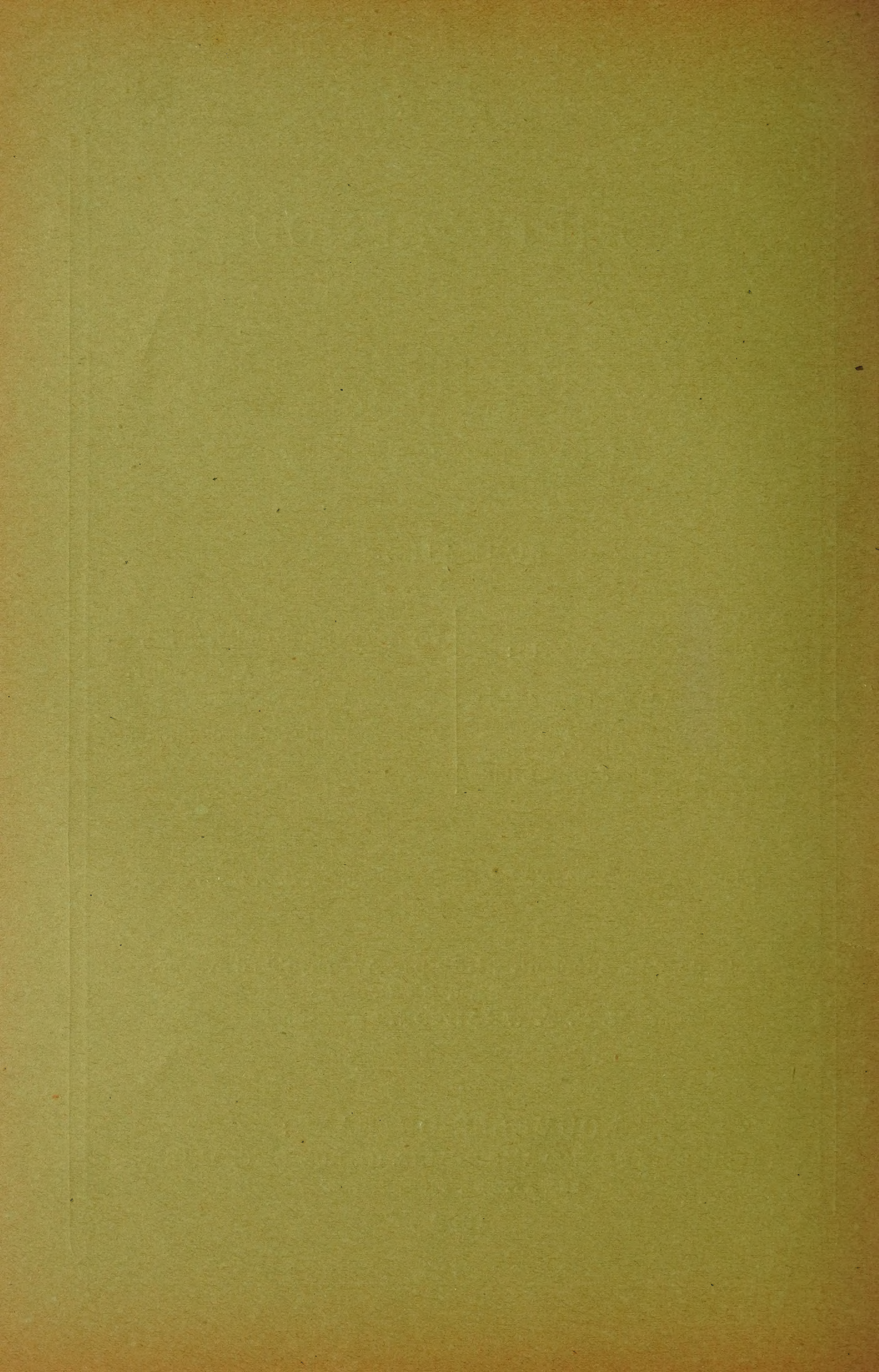
PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **M. G. F. WHARTON,** 5 rue Carondelet.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 112, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.
1896.



Nouvelle-Orléans, 1er Mai 1896.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 13 Mars 1896.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures, la séance est ouverte.

M. le Professeur Jules Choppin est présenté à l'Athénée par M. Fortier, qui l'a invité à assister à la séance.

M. Choppin donne lecture de deux poèmes de lui, intitulés : " Le Vétéran de la Révolution à Mount Vernon" et " Accueil à son Excellence le Cardinal Satolli."

Ces deux poésies sont fort goûtées par les membres,

et M. Choppin est invité à assister régulièrement à nos séances.

Le Secrétaire annonce qu'il s'est aperçu qu'un des journaux avait fait une erreur dans la publication du programme pour le concours de 1895, en limitant le concurrent à 25 pages au lieu de 20 pages, et afin d'éviter tout inconvénient il prie l'Athénée de décider la question quant au nombre de pages.

Motion est faite, secondée et adoptée que tout manuscrit ayant moins de 25 pages, soit accepté par le comité d'examen.

M. le Président nomme les membres dont les noms suivent comme devant composer le comité d'examen : Le Président, ex-officio, et MM. d'Anglade, Grima, Dr. G. Devron et Bussière Rouen.

M. le Président propose la candidature de M. le Juge Joseph A. Breaux, comme membre actif.

MM. Alcée Fortier et Bussière Rouen recommandent M. Breaux.

M. J. Numa Augustin fait la motion qu'on suspende les règlements et que M. Breaux soit élu par acclamation.

Cette double proposition est adoptée à l'unanimité des voix.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

Séance du 27 Mars 1896.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

MM. Albert Décuir et Jules Choppin, invités, assistent à la séance.

A huit heures, la séance est ouverte.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 13 mars.

MM. G. B. d'Anglade et Edgar Grima promettent des manuscrits pour la prochaine réunion.

M. Edgar Grima lit, dans un numéro du Magazin Pittoresque, une adaptation, en patois nègre de l'Ile Bourbon, de la fable de la "Cigale et la Fourmi."

M. le professeur Jules Choppin lit, à son tour, trois adaptations en patois nègre de la Louisiane, des fables : " La Cigale et la Fourmi," " Le Loup et le Chien " et " Le Chêne et le Roseau."

Ces trois adaptations sont de M. Choppin et la tournure spirituelle et comique en est admirée par l'Athénée.

On remarque aussi la grande différence qui existe entre le patois de l'Ile Bourbon et celui de la Louisiane.

M. Edgar Grima donne ensuite lecture du " Pater " en patois de l'Ile d'Haïti.

M. le Dr. Devron présente à ses collègues plusieurs brochures, publiées en 1820 et parlant de la condition religieuse de la Louisiane à cette époque.

M. Fortier continue la lecture du récit de son voyage en Europe et le sujet de sa causerie est "Rome et Naples." Cet intéressant travail est écouté avec beaucoup d'attention par les collègues du Président.

Il est décidé que la séance publique annuelle aura lieu le 26 avril 1896.

MM. J. Numa Augustin, Edgar Grima et H. Rolling sont chargés de la partie musicale de la fête, et MM. Grima et Rouen s'occuperont du reste.

La démission de M. le Prof. H. L. Ducrocq, comme membre actif, est acceptée.

M. Wm. J. Formento, recommandé par MM. Alcée Fortier et Bussière Rouen, est élu membre actif par acclamation après suspension des règlements.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

Séance du 10 Avril 1896.

PRESIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

M. le Prof. Jules Choppin assiste à la séance.

Lecture et adoption du procès-vèrbal de la réunion du 27 mars.

M. Edgar Grima promet un travail de lui pour la prochaine séance.

M. Emile Rost et M. le Dr. J. E. Doussan espèrent pouvoir lire aussi, à la prochaine réunion, les manuscrits promis par eux.

La parole est donnée à M. d'Anglade qui offre, en faveur du roman français, un plaidoyer fin, spirituel et admirablement écrit.

Le lecteur analyse d'une manière remarquable les causes qui font mal juger le roman français, et dit que pour comprendre ces œuvres il faut y être préparé par une éducation particulière, et que, de même qu'une arme peut être dangereuse dans les mains d'un enfant et inoffensive entre celles d'une grande personne, le roman psychologique français ne peut être apprécié que par ceux qui en comprennent le but littéraire, scientifique, et analytique ; et pour prouver ce qu'il avance, M. d'Anglade lit quelques passages du roman de M. Paul Bourget, intitulé : " Mensonges."

M. Jules Choppin lit ensuite un écrit de lui, ayant plus de dix ans et donnant ses impressions sur l'Athénée Louisianais à cette époque.

Des remerciements sont votés à l'unanimité :

1°. A l'Union Française pour l'usage de la salle à l'occasion de la fête annuelle.

2°. A notre éditeur, M. Eugène Antoine, pour le don des cartes, enveloppes et programmes de la fête.

3°. A l'Orphéon Français pour deux invitations au bal et concert du 5 avril.

L'Athénée accepte le rapport de M. J. Numa Augustin, président du comité chargé de la partie musicale de la fête annuelle.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Pierre Foncin, sécrétaire général de l'Alliance Française, datée de Paris le 19 mars 1896 et annonçant l'affiliation de l'Athénée à cette Société. Il lit aussi une lettre de M. Gabriel Ferry, de Paris, qui promet d'envoyer sous peu, pour les "Comptes-Rendus," un article sur l'écrivain louisianais, Albert Delpit.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

CONCOURS LITTÉRAIRE DE 1895.

La séance publique annuelle de l'Athénée a eu lieu le 26 avril. M. Fortier, président, a prononcé une courte allocution, après quoi M. d'Anglade, consul de France, a demandé la parole. Il s'est adressé à M. Fortier et lui a présenté, au nom du gouvernement français, le brevet d'Officier d'Académie et les palmes académiques.

Les différents morceaux de chant et de piano ont été excellents et la lecture du manuscrit couronné a été écoutée avec grand intérêt. Le président a annoncé le nom de la lauréate, Mlle Justina Laffitte et a prié celle-ci de se présenter pour recevoir sa médaille. Malheureusement Mlle Laffitte n'assistait pas à la séance et le Président a prié le Secrétaire de faire parvenir la médaille à la lauréate.

PROGRAMME

Ouverture de la Séance à 1 Heure.

1—Allocution .... Prof. A. FORTIER, Président

2—Air de Sigurd .... Reyer
M. ALFRED L. DUFILHO JR.,
accompagné par Mlle LOUISE LAROSE.

3—Rapport du Comité d'Examen ..... M. EDGAR GRIMA

4—La Valse de Mireille .... Gounod
Mlle A. GRIMA,
accompagnée par Mlle AURELIE BOISSONNEAU.

5—Sur la Plage de la Grande Ile,
Plaintes des Flots .... Hubert Rolling
Prof. HUBERT ROLLING.

6—Lecture du Manuscrit .... M. BUSSIERE ROUEN

7—Solo .... * * *
Mlle L. VILLERE,
accompagnée par Mlle EMMA VILLERE.

8—Les Oiseaux du Fou .... Michel
M. JOSEPH DUREL,
accompagné par Mlle LUCIE TESTARD.

9—Présentation de la Médaille.

Comité de Réception.

M. CARL C. FRIEDRICHS .... Président.

MM. James Archinard,
George Ferrier, Jr.,
Paul A. Gibert,
Fred. R. Lœber.

MM. Thos. J. Duggan, Jr,
John J. Gragard, Jr.,
George C. H. Kernion,
Henri J. Landry,

Edgar M. Rea.

Allocution de M. Alcée Fortier, Président.

Mesdames et Messieurs :

J'ai l'honneur de vous souhaiter encore une fois la bienvenue au nom de l'Athénée Louisianais. L'empressement avec lequel vous avez répondu à notre invitation est une preuve de l'intérêt que vous nous portez et nous vous en remercions sincèrement. Un an s'est écoulé depuis notre dernier concours et nous sommes heureux de vous annoncer que notre société a été très prospère. Le nombre de nos membres a augmenté et un grand nombre d'articles ont été lus à nos séances qui ont lieu deux fois par mois. Nous avons fondé un prix de français à l'école supérieure des garçons, et un de nos amis, un de nos membres les plus dévoués, un Français généreux et éclairé, a fait don à l'Athénée de cette médaille qui sera présentée tous les ans à l'élève qui aura le mieux étudié le français.

Notre influence s'étend de plus en plus et l'utilité de notre œuvre est reconnue en France. L'été dernier j'ai eu le plaisir d'assister aux conférences de l'Alliance française et de faire la connaissance de M. Foncin, secrétaire général de cette grande et patriotique société. Celui-ci m'a fait l'honneur de m'inviter à clore le cours de vacances de l'Alliance française et j'ai été heureux de dire aux Français et aux professeurs étrangers venus de toutes les parties du monde qu'il se trouve en Louisiane un grand nombre de personnes de nationalité américaine qui aiment la France, sa belle langue et son admirable littérature, et qui étudient son héroïque histoire. J'ai tâché de faire voir les liens qui rattachent la Louisiane à la France et j'ai parlé du but que se propose l'Athénée Louisianais. Fondée bien avant l'Alliance française notre

petite société louisianaise poursuit le même but que la grande société française, et j'ai exprimé le désir de voir s'établir des liens plus intimes entre les deux sociétés. Je suis heureux de vous annoncer que l'Athénée vient d'être affilié à l'Alliance française. Nous conservons notre indépendance mais nous devenons l'allié d'une puissante organisation.

L'Alliance française compte plus de 100,000 adhérents et je désire appeler votre attention sur les cours de vacances de 1896. Ils comprendront deux séries : les cours de la première série commenceront le 2 juillet et prendront fin le 1er août ; les cours de la deuxième série commenceront le 1er août et prendront fin le 31 août.

“ Chaque série de cours comprendra :

26 Cours supérieurs et 28 Cours élémentaires sur la langue française, la littérature classique, la littérature contemporaine, la diction et prononciation françaises.

12 Cours sur les Institutions de la France contemporaine.

11 Visites artistiques aux musées, monuments et œuvres d'art de Paris et des environs, et une excursion à Rouen.

24 Conférences de conversation qui auront lieu le soir de 8 heures et demie à 9 heures et demie, par groupes de douze personnes.”

Les conférenciers sont des professeurs du Collège de France et des lycées de Paris, des sociétaires de la Comédie française et des publicistes distingués. “ A la fin de chaque série des cours de vacances, une commission de professeurs sera instituée pour délivrer, à la suite d'un examen, des diplômes à ceux des auditeurs qui se seront fait inscrire pour cet examen avant le 25 juillet ou avant le 25 août.”

Si parmi vous il se trouve quelques personnes qui se

proposent d'aller à Paris l'été prochain je les engage fortement à suivre les cours de vacances de l'Alliance française.

L'Athénée est entré en janvier dernier dans la vingt-et-unième année de son existence. Dieu lui a prêté vie et il est maintenant fort et vigoureux. Il avancera en âge mais ne vieillira pas, car nous avons trouvé notre fontaine de Jouvence. Tous les ans au contact de ce public si bienveillant de la Nouvelle-Orléans nous reprenons de nouvelles forces pour continuer notre œuvre, et l'Athénée, à l'âge de cent ans, sera aussi jeune qu'aujourd'hui. Notre public, non plus, ne vieillira pas, et à la fin du vingtième siècle, le Président de l'Athénée, s'adressera comme je le fais maintenant, à d'aimables jeunes hommes, à de charmantes jeunes filles aux fraîches toilettes de printemps. Qu'une de vous, mesdemoiselles, soit la Belle au Bois Dormant, et lorsque le Prince Charmant viendra vous éveiller vous verrez si je n'avais pas raison. Oui, en toute vérité, l'Athénée ne peut vieillir, ne peut mourir, car il a l'appui des dames de la Nouvelle-Orléans, et vous connaissez le proverbe : " Ce que femme *louisianaise* veut, Dieu le veut."

Rapport du Comité d'Examen.

L'Athénée Louisianais a reçu deux manuscrits pour le concours de 1895.

L'un est accompagné de cette devise :

" Endoctriner des enfants ou parler à des hommes." (Buffon.)

L'autre porte celle ci :

" Deux noms seulement dans l'histoire peuvent être

rapprochés de celui de Napoléon, les noms de César et de Charlemagne."

Nous regrettons que les concurrents aient été moins nombreux cette fois-ci qu'ils ne l'ont été les années précédentes. L'Athénée conserve l'espoir que leur nombre s'accroîtra pour le prochain concours.

Nous sommes heureux de pouvoir constater que tout éloignés que nous sommes de la France et vivant dans un centre où l'élément anglo-saxon prédomine partout, la langue française est toujours parlée, cultivée et aimée parmi nous et nous avons tout lieu de croire qu'elle ne s'éteindra pas.

Aux personnes qui prennent part aux concours de l'Athénée, qui se joignent à nous et encouragent notre œuvre, nous offrons notre sincère reconnaissance pour la part qu'elles prennent en cela au maintien de la langue française en Louisiane.

Si ces personnes augmentaient le travail du comité d'examen en lui soumettant un plus grand nombre de manuscrits, le comité, loin de s'en plaindre, n'en sentirait sa tâche que plus allégée en voyant ainsi croître le chiffre de ceux qui s'occupent du français chez nous.

Le comité tient à rappeler aux concurrents qu'en présentant leurs manuscrits à l'Athénée, ils ont non seulement l'avantage de prendre part au concours pour la médaille, mais qu'ils accomplissent en même temps un autre but, celui de travailler à la conservation de la langue française en Louisiane.

Qu'ils se présentent donc plus nombreux chaque année. Ils auront ainsi le mérite de prendre une bonne part dans la réussite de l'œuvre que l'Athénée se propose d'accomplir et que nous avons tous à cœur.

Le comité d'examen a lu avec attention les deux manuscrits qui lui ont été soumis.

Celui qui a pour devise "Endoctriner des enfants ou parler à des hommes (Buffon)," n'arrive pas à la hauteur voulue pour mériter d'être couronné. Avec un peu d'attention l'auteur eût pu éviter bien des négligences. Qu'il s'applique donc et nous sommes persuadés qu'il pourra mieux faire.

Le comité est d'avis que le travail qui a pour devise "Deux noms seulement dans l'histoire peuvent être rapprochés de celui de Napoléon, les noms de César et de Charlemagne" a droit à la médaille et le comité recommande qu'elle lui soit accordée.

Nous aurions mieux aimé que le manuscrit eût été moins court, ce qui eût permis à l'auteur de donner plus d'étendue au développement du sujet. La division du travail dénote de la méthode. Le manuscrit est écrit en bon français, l'ensemble de l'œuvre a du sérieux.

Nous reconnaissons aussi à l'auteur le mérite d'un choix heureux dans les citations.

Il est difficile de traiter un sujet sans s'appuyer des pensées émises par les auteurs qui font autorité. Nous sommes d'opinion toutefois que rien ne peut mieux faire connaître le talent de l'écrivain qu'une page bien écrite par lui-même.

Le Comité d'Examen,

ALCÉE FORTIER, *Président.*
DR. GUSTAVE DEVRON,
BUSSIÈRE ROUEN,
EDGAR GRIMA, *Rapporteur.*

Manuscrit de Mlle Justina Laffitte, Lauréate.

"Deux noms seulement dans l'histoire peuvent être rapprochés de celui de Napoléon, les noms de César et de Charlemagne."

L'influence de Napoléon Ier sur les destinées de la France.

En 1800 la France se donnait à Napoléon :

"Des milliers d'existences innocentes, dit M. Thiers, avaient succombé sur l'échafaud, dans les prisons de l'Abbaye, ou dans les eaux de la Loire. Les horreurs des temps barbares avaient tout à coup reparu au sein de la civilisation épouvantée ; et même après que ces horreurs étaient déjà loin, la Révolution Française ne cessait d'osciller entre les bourreaux auxquels on l'avait arrachée et les émigrés aveugles qui voulaient la faire rétrograder, à travers le sang, vers un passé impossible ; tandis que sur ce chaos se montrait menaçante l'épée de l'étranger.

A ce moment revenait d'Orient un jeune héros, plein de génie, qui, partout vainqueur de la nature et des hommes, semblait être fait pour enchanter le monde. Jamais assurément on ne fut plus excusable de se livrer à un homme, car, jamais terreur ne fut moins simulée que celle qu'on fuyait, jamais génie ne fut plus réel que celui auprès duquel on venait chercher refuge."

C'est bien là la genèse de l'époque impériale. La réforme commencée en 1789 avait dévié, elle était devenue révolution. On avait voulu la liberté, on avait obtenu l'anarchie. Contenus un instant, les désirs et les haines populaires avaient rompu leur digue et sur leur passage avaient tout détruit et rien édifié. On le conçoit, le

maître qui allait fouler cette terre si violemment remuée, devait y laisser de profondes empreintes : c'était un nouveau mouvement qu'il fallait donner à cette machine et, comme toute impulsion première, ce mouvement devait se continuer longtemps, d'autant plus longtemps que le bras qui l'avait produit était celui de Napoléon.

Toute nation a un double mouvement, ou pour parler moins métaphoriquement une double vie, partant une double destinée.

Premièrement une vie intérieure, qui, dans son idéal, est le parfait concours des membres vers un même but : l'intérêt national, vie dont les destinées sont ou des crises ou des progrès moraux et matériels ; secondement une vie extérieure qui se traduit en conquêtes ou en pertes.

Pendant quatorze ans, Napoléon alimenta et soutint ces deux vies, présida à leurs destinées, et, son influence sur la nation fut telle, qu'elle se fit sentir longtemps après que le héros eut disparu. C'est le degré d'intensité et les effets de cette influence que je vais essayer de démontrer.

Destinées intérieures. — Pour que les membres d'une nation, individus ou sociétés locales se prêtent un mutuel concours, et ainsi traduisent leur vie par des progrès, il faut qu'un gouvernement, une puissance publique combine leurs efforts partiels, les dirige vers un même but : l'intérêt national. Il faut donc que cette puissance ait une action réelle sur ces individus et sur ces sociétés. C'cst ce que comprit l'empereur quand il donna à la France le gouvernement que M. Taine décrit ainsi :

“ Depuis 1789 le pouvoir central était trop faible, Napoléon en augmenta les attributions, il fit tout converger vers lui. Notre nation devient un corps-de-

logis unique, monumental, énorme, où tous les services sont rassemblés sous le même toit; outre les services nationaux on trouve aussi les services locaux et spéciaux: cultes, éducation, bienfaisance, beaux-arts, littérature, affaires départementales, chacun d'eux établi dans un département distinct. Tous les compartiments sont disposés et distribués de même; ils font cercle autour du magnifique appartement central et chacun d'eux y aboutit par une sonnette; dès que la sonnette tinte, le coup retentit de division en subdivision et, à l'instant, depuis le premier chef jusqu'au dernier, tout le service entre en branle. A cet effet, pour la rapidité, la coordination, l'exactitude et la commodité du travail, l'aménagement est admirable!"

Comme on le voit, ce système de gouvernement, mettant la puissance publique en contact intime et permanent avec les membres de la nation, lui permet de présider à ses destinées. Etudier donc les effets de ce système, c'est étudier l'influence de son auteur.

Donc, désormais l'Etat aura une prise réelle sur ses subordonnés, il pourra en réprimer les écarts, car, depuis 1783 les administrés, fussent-ils individus ou sociétés, échappaient complètement à son action, nommant de leur propre autorité leurs administrateurs, leurs juges. Tous les services publics étaient désorganisés. Ni justice, ni police; des autorités qui s'abstenaient de poursuivre, des magistrats qui n'osaient condamner, une gendarmerie qui ne recevait plus d'ordre. La cruauté de la force publique ne pouvait même plus réprimer les écarts; dans les campagnes, des bandes nomades de maraudeurs parcouraient le pays, dépouillant les propriétaires et dévalisant les malles-postes. Dans les villes, des minorités sectaires faisaient revivre les jours de la terreur. Il ne fallut rien moins que cette réaction vio-

lente, dépossédant l'individu au profit de l'Etat pour ramener la paix et la sécurité dans ce pays agité par de continuelles crises, crises qui devaient se renouveler plusieurs fois encore chez ce peuple travaillé par des idées de réformes et de réformes violentes. Je n'en veux d'autres preuves que les complots tramés pendant un demi siècle contre le chef de l'Etat, et les émeutes périodiques évoquant tout à coup le souvenir des scènes de la Terreur. A l'heure des insurrections de février, de mai, de juin et pendant la Commune, la France dut bénir ce gouvernement qui, donnant la force armée au chef de l'Etat, lui permit d'étouffer ces révoltes dans leur germe, bénir surtout l'homme dont la main de fer en avait assis les bases.

La France vit encore à ce moment l'extinction progressive du paupérisme et la propagation de l'instruction. Ce nouveau système, mettant l'Etat en contact intime avec ses subordonnés, lui permit de connaître ses plaies et d'y porter remède. L'une des plaies les plus cruelles dont souffrait la France au commencement de ce siècle était le paupérisme. La Révolution avait détruit toutes les œuvres humanitaires. Les statistiques de cette époque sont effrayantes : le nombre des enfants abandonnés, des loqueteux, s'élevaient à des centaines de mille. Napoléon crée les hôpitaux, les asiles de nuit, reconnaît la congrégation des sœurs de charité, fonde des secours, patronne toutes les œuvres humanitaires et ainsi produit ce courant philanthrophique dont les effets se font sentir, encore aujourd'hui.

Une autre plaie était l'ignorance complète dans laquelle était plongée la population de la France. Avant la révolution, l'instruction était répandue dans notre patrie, il n'était peut-être pas un village qui n'eût son école et son recteur. Tout ce grand établissement de

l'instruction publique avait péri dans la tourmente. Les maîtres avaient été bannis, les établissement confisqués, et ce qui en restait aux mains de l'Etat n'avait pas été restitué pour être appliqué de nouveau à l'ancien service. L'enseignement public n'avait recouvré aucun débris de sa dotation : Napoléon entreprit le grand œuvre de la réorganisation de l'instruction publique et en 1804 l'Université était fondée ; dans la France ramenée à ses anciennes limites on trouvait douze facultés de médecine ou de droit avec 6239 élèves, 35 lycées avec 3000 élèves, 268 collèges avec 8800 élèves, 41 petits séminaires avec 5223 élèves, 39,623 institutions privées et écoles primaires avec 737,369 écoliers, et si par la suite ces chiffres sont augmentés, c'est en vertu du mouvement imprimé par l'empereur; si la France est aujourd'hui une des nations dont le degré d'instruction est le plus élevé, c'est bien à Napoléon qu'elle le doit, à celui qui seul, au sein du désordre social, put réorganiser l'enseignement public.

L'empereur contribua également à relever le niveau intellectuel de notre patrie en protégeant et récompensant les longs travaux, les pénibles expériences, les heureuses découvertes des savants, à quelque branche des connaissances humaines qu'ils s'adonnassent. Rarement peut-être la pléiade scientifique compta plus d'étoiles. Sur la poitrine de ces hommes Napoléon attachait cette croix tant enviée, pour laquelle nos soldats se ruaient sur les pièces ennemies ; pour eux, il créait des pensions avec une libéralité qui eût étonné Colbert. Ainsi il préparait pour l'avenir ces légions d'hommes dont l'existence et le nombre sont un signe de grandeur morale chez le peuple qui les porte dans son sein.

Outre ces avantages moraux que je viens d'esquisser, de sérieux avantages matériels furent le résultat du

nouveau système de gouvernement. Depuis 1789 jusqu'à Napoléon les sociétés locales nommaient tous leurs administrés. "Figurez-vous," dit M. Taine, "un vaste domaine dont le régisseur est nommé, non par le propriétaire absent, mais par les fermiers corvéables et redevanciers, et je laisse à imaginer si les fermages rentreraient, si les redevances seraient fournies, si les corvées seraient faites." — Tel était l'état de la France à la fin du siècle dernier. Les impôts très irrégulièrement perçus n'alimentaient plus le trésor public. L'Etat ne pouvait donc plus remplir les rôles qui sont sa seule raison d'être: faire exécuter ces travaux d'intérêt général qui lui incombent de droit. "C'était donc, comme le dit M. Taine, un domaine abandonné." Napoléon rétablit sur d'autres cadres les contributions directes, crée les contributions indirectes, institue l'impôt sur les portes et les fenêtres, et, pour assurer la perception régulière de ces redevances, organise une administration indépendante des centres locaux où elle doit agir. Cette organisation maintenue par tous les régimes postérieurs, en continuant d'alimenter les caisses de l'Etat, lui permit d'accomplir ces grands travaux d'utilité publique qui constituent la plus grande impulsion qu'on puisse donner au commerce et à l'industrie. Les ports du Hâvre, Calais et Dunkerque furent creusés; par un réseau de grandes routes, une communication facile fut établie entre les villes de l'empire, les rues furent assainies, les canaux de l'Ourcq et de St. Martin furent creusés, nos grandes cités furent embellies.

Par un contre-coup naturel et à cause de ces débouchés les affaires deviennent plus nombreuses, l'agriculture et l'industrie sont encouragées. De plus, le blocus continental, arrêtant les produits de l'Angleterre et de ses colonies, met les Français dans la nécessité d'en appeler

à la fécondité de leur sol, d'en utiliser les richesses. La nécessité est une bonne conseillère. On voit alors surgir une foule d'inventions dont la source, d'ailleurs, n'est pas encore tarie et qui constituent pour la France d'importants progrès économiques. On remplace le sucre de canne par celui de betterave, on cultive la garance pour suppléer la cochenille, Chaptal perfectionne la fabrication de l'acide sulfurique, le célèbre Jacquart, mécanicien de Lyon, invente un nouveau métier à tisser la soie, etc., etc. En un mot, le mouvement était imprimé, aux gouvernements à venir incombait seulement la tâche facile de le surveiller.

Cependant, il faut le reconnaître, ce système de gouvernement ne fut pas sans erreur. Avant 1789, la prise donnée au pouvoir central avait été trop faible, l'Etat s'était dessaisi de ses droits primordiaux et ainsi, était incapable de remplir ses devoirs. N'ayant aucune action sur ses subordonnés, il n'avait pu en réprimer les écarts, veiller à la paix et à la sécurité, faire converger les effets partiels vers l'intérêt national. Aussi, à ce point de vue, Napoléon avait fait œuvre utile en ressaisissant les droits qui appartenaient au chef de l'Etat. Mais ici, il dépassa le but; une centralisation partielle était seule nécessaire, on eut une centralisation universelle. Alors la France qui avait d'abord été heureuse du rétablissement de l'ordre intérieur, commença à souffrir de la tyrannie de l'Etat. Napoléon avait donné à la France les puissantes institutions administratives dont nous vivons encore aujourd'hui; mais ici encore il exagéra: la ruine des libertés locales, l'effacement de l'initiative individuelle, tels furent les résultats de cette centralisation effrénée.

Vie et destinées extérieures. — Toute nation a une vie dont les actes la mettent en rapport avec d'autres nations.

Dans ces rapports quotidiens l'entente n'est pas toujours facile, parfois même, elle devient impossible, et, n'ayant pas de juge suprême pouvant trancher le litige, de part et d'autre on se trouve dans la nécessité d'en appeler à la force des armes. Influer heureusement sur les destinées d'un pays, lui préparer des conquêtes pour l'avenir, c'est donc décupler ses forces, et, certes s'il est en France une institution, un corps qui donne à l'empereur sa gloire et son existence, c'est bien l'armée. Jusqu'à Napoléon le recrutement n'avait été opéré que sur des volontaires. Nos régiments étaient alors formés d'aventuriers, de déclassés, les uns fils de famille jetés dans l'armée, d'autres apprentis renvoyés, d'autres encore vagabonds, la plupart ouvriers nomades, traîneurs de rue "rebut de grandes villes," presque tous gens sans aveu. Bref, ce qu'il y avait de plus débauché et de plus turbulent dans un peuple ardent et turbulent. On le conçoit, une armée ainsi recrutée était une armée indisciplinée, méprisée, délaissée de ceux qui, par leur génie, leurs talents, auraient pu constituer un de ses plus fermes soutiens. C'était par conséquent un outil incapable de réaliser les grandes œuvres que l'empereur se proposait de lui faire exécuter. Napoléon va le perfectionner. Les volontaires n'offraient pas un nombre assez considérable de soldats, il déclare le service militaire obligatoire. La profession des armes n'était pas assez prisée ; il lui demandera les représentants de sa noblesse. Ducs et comtes de l'empire recevront leurs titres sur le champ de bataille. Ainsi il crée cette armée française qui, par le nombre de ses soldats et la nature de ses chefs constitue le plus ferme soutien de notre patrie. Cet armement universel est-il un progrès social ou une plaie publique? Ce n'est point à ce point de vue qu'il faut l'envisager. Il est devenu une nécessité, ainsi en-

tendu, il est œuvre utile, et la France doit bénir celui qui l'a créé.

Mais, préparer des destinées heureuses à une nation, ce n'est pas seulement augmenter ses forces, c'est encore et surtout s'assurer pour l'heure de la lutte des alliés puissants et dévoués, c'est encore et surtout ne pas aller imprudemment au devant du conflit, car le choc est toujours, même pour le vainqueur, une source de malheurs. Il est inutile de dire que la politique de l'empereur fut diamétralement opposée. D'une ambition égale à son génie ce soldat de fortune voulut que l'Europe devînt sa vassale et, pendant douze ans, la fortune lui sourit. A l'Espagne et à l'Italie il impose des souverains. Les provinces d'Allemagne et d'Autriche sont ses tributaires, il s'efforce enfin de faire planer ses aigles sur l'Ile Britannique et l'empire de Russie, mais, l'œuvre est au-dessus des forces d'un homme; il disparaît laissant la France plus petite qu'il ne l'avait trouvée, objet de haine pour toutes les nations qu'elle a voulu opprimer. Tous les peuples ont à venger des humiliations, tous les vengeront. Quelle est, en effet, la nation qui n'ait pas, durant ce siècle, tourné ses armes contre notre patrie, et, à l'heure où les Allemands vengent les prises de Berlin par l'occupation de Paris, pas un peuple ne se lève pour soutenir la France : tristes effets de la politique et de l'ambition d'un homme.

Mais quelles que soient les fautes qu'ait commises l'empereur dans la seconde moitié de son règne, l'œuvre de ce prodigieux génie n'en subsiste pas moins dans ses parties fondamentales "car cette œuvre" dit Rendu, "n'a été en définitive que le programme de la Révolution Française réalisé en ce qu'il y avait de possible. Napoléon a sauvé la Révolution tout en paraissant la dompter ; il lui a donné une forme, une organisation,

un prestige militaire qui lui ont assuré sa fortune dans le monde. Sans lui, l'esprit et les créations de 1789 auraient été probablement étouffés sous les crimes de la Terreur et anéantis par la réaction de 1797. C'est de lui que date la France du dix-neuvième siècle."

Voilà donc l'œuvre de Napoléon. Les années n'ont pu la détruire; et elle subsistera longtemps encore disant aux hommes le génie incontestable mais aussi l'ambition effrénée de son auteur.

VOYAGE EN EUROPE EN 1895.

(SUITE.)

Rome, le 15 août.

Rome! Je puis à peine croire que je suis dans la ville aux grands souvenirs historiques. Nous sommes arrivés hier à dix heures et demie du matin, après un voyage fatigant de Pise, que nous avions quittée à trois heures moins un quart. La route de Pise à Rome n'est pas intéressante; le pays n'est pas montagneux comme de Gênes à Pise, et les champs sont mal cultivés. On y voit des vignes et du maïs, et aux environs de Rome se trouve une grande plaine, nommé la Campagna, qui est, dit-on, très malsaine. Nous avons l'intention de prendre cinq grains de quinine par jour, et j'espère bien que nous échapperons à la fièvre romaine.

La ville est grande et belle et il y a quelques rues magnifiques. L'hôtel où nous sommes est sur le Corso, la rue la plus animée de Rome. Elle est splendidement éclairée à la lumière électrique, et ce soir, à cause de l'Assomption, un grand nombre de maisons sont illuminées par des lanternes chinoises. A trois ou quatre

rues de notre hôtel il y a une place, entourée de beaux palais, et au milieu se trouve une colonne érigée par l'empereur Marc-Aurèle. Tous les soirs on y fait de la musique, et cela produit un effet étrange de voir cette foule si gaie et si moderne circulant autour de cette vieille colonne romaine, et les descendants, ou plutôt les successeurs des Romains, ne parlant même plus la langue de ceux-ci. On ne peut dire, cependant, que physiquement, les Romains d'aujourd'hui aient dégénéré. Ce sont généralement de beaux hommes, et les soldats, surtout, sont magnifiques et portent un charmant uniforme.

Je suis étonné de voir les journaux vendus dans les rues par des femmes, et j'achète la *Tribuna* que je lis avec grand intérêt. Les journaux illustrés présentent une entrevue entre le roi Humbert et le général Baratieri, où le monarque fait l'accueil le plus chaleureux au général en chef de l'armée d'Abyssinie. Je suis resté longtemps sur la place Colonna, et cela m'a fait plaisir d'entendre parler l'italien tout autour de moi et de pouvoir poser aux Romains quelques questions en cette belle langue.

Hier j'ai été à St. Pierre. On est un peu désappointé en voyant l'extérieur de la cathédrale, mais les colonnades, avec l'obélisque et les fontaines au milieu, sont admirables. L'intérieur de l'église est grandiose et imposant. La chose la plus curieuse est une statue en bronze de St. Pierre, dont le pied droit est à moitié usé par les baisers des fidèles. Le tombeau de l'apôtre est au milieu de l'église sous un baldaquin où brûlent perpétuellement une centaine de belles et grosses lampes. On éprouve un profond sentiment de vénération devant le sépulcre du disciple du Christ dans la cathédrale de la chrétienté.

Un grand nombre de papes sont ensevelis dans l'église et presque tous les autres sont dans les cryptes. Les statues des papes sont en général des œuvres d'art et on ne peut décrire tous les monuments et les tableaux que renferme l'église. Il y a des confessionnaux pour entendre les confessions en onze langues différentes. Le Vatican est à côté de St. Pierre ; on s'y rend par la colonnade à la droite en descendant de l'omnibus. Le trajet de la place de Venise à la place St. Pierre est très intéressant. On traverse le Tibre près du Château Saint-Ange, et on se sent transporté au temps des anciens Romains, en contemplant les eaux limoneuses du fleuve célèbre sur les bords duquel se trouvait l'*Urbs*, la *Ville*, capitale de l'*Orbis*, le *Monde*.

Nous avons passé plusieurs heures aujourd'hui au musée du Capitole. Rien ne peut donner une idée des sensations qu'on éprouve en voyant le mont Capitolin, au-dessus duquel s'élèvent le Palais Sénatorial et le Musée, et de l'autre côté de la rue, à une vingtaine de pieds au-dessous du niveau de la Rome moderne, la Rome antique, le Forum où ont eu lieu tant de grands événements.

Le musée du Capitole renferme des statues admirables de l'antiquité, entre autres le Gladiateur Mourant et la Vénus du Capitole. La Vénus de Milo au Louvre ne me paraît pas aussi belle que celle du Capitole. Les formes de cette statue sont l'idéal du beau et font voir le culte qu'avaient les anciens pour la beauté, de même que le célèbre Gladiateur indique leur culte pour la force.

En sortant du Capitole nous sommes allés à la Casa Tarpeia, où, dans un joli jardin, on nous a fait voir ce qu'on dit être la roche tarpéienne. Manlius ne courrait guère que le risque de se rompre une jambe, si on le précipitait aujourd'hui du haut de la roche. Il tomberait

d'une hauteur de dix ou douze pieds dans la petite cour d'une vilaine maison située au bas de la Casa Tarpeia. Non loin de cette maison se trouve le palais Caffarelli, résidence de l'ambassadeur d'Allemagne, et nous n'oublierons jamais l'eau si pure et si fraîche que nous avons bue à une fontaine adossée au palais. Quand on pense que cette eau est conduite à Rome par des aqueducs construits il y a deux mille ans on est émerveillé. Ces aqueducs s'élèvent comme les murailles d'une forteresse dans la Campagna, et c'est la première chose que l'on aperçoive en arrivant à Rome.

Aujourd'hui au Capitole, demain au Forum! Ne se croirait-on pas contemporain de Cicéron, de César et d'Auguste?

Rome, le 17 août.

Je suis allé deux fois au Forum Romain, à l'endroit où Cicéron prononçait ses admirables discours. On voit encore les Rostres, c'est-à-dire la tribune aux harangues. Il y a huit colonnes du temple de Saturne, trois de celui de Vespasien, un arc de triomphe de Septime Sévère, trois colonnes du temple de Castor, le portique des Douze Dieux, très bien conservé, un grand nombre de ruines de maisons et de temples, un arc de triomphe de Titus, réellement charmant, un arc de triomphe de Constantin, immense et qu'on croirait bâti de nos jours, enfin un peu plus loin le Colisée. Il ne reste qu'un tiers de ce gigantesque édifice, mais cela suffit pour donner une idée de ce qu'il devait être. Il pouvait contenir 87,000 spectateurs et c'était là que les empereurs avaient leurs combats de gladiateurs et de bêtes féroces. Des milliers de chrétiens ont été sacrifiés dans l'arène.

C'est en contemplant le Colisée qu'on se rend compte de la vie étrange que menaient les Romains à la fin de

la République et du temps de l'Empire. Ne rien faire et aller au Colisée, voilà la vie d'une grande partie du peuple romain. Aussi quelque vil que fût l'empereur la populace l'adorait s'il donnait *parem et circenses.* Même Néron était populaire. On voit les ruines de la Maison Dorée de ce monstre au Forum.

La colonne Trajane a servi de modèle pour la colonne Vendôme à Paris, seulement elle est en marbre et la colonne de Napoléon est en bronze. A la place de la statue de Trajan on a mis celle de St. Pierre, ce qui est un curieux anachronisme. La statue de St. Paul surmonte la colonne de Marc-Aurèle.

Une des choses les plus étonnantes ici c'est la prison Mamertine. C'est un souterrain où Jugurtha mourut de faim, où furent étranglés les complices de Catilina, et enfin où fut emprisonné St. Pierre avant son martyre. On voit les chaînes du saint, sa figure empreinte par un miracle, dit-on, sur la pierre du mur, et la fontaine qu'il fit jaillir du pavé pour baptiser les prisonniers qui étaient avec lui. C'est un lieu horrible.

Hier nous avons visité au Vatican la Chapelle Sixtine, les chambres peintes par Raphael, et le musée de peinture. Il n'y a rien de supérieur en fait d'art. D'une des fenêtres du musée nous avons pu jeter un coup d'œil sur le jardin du Vatican. C'est un endroit charmant, et la résidence du pape est presque une petite ville. Les gardes du Saint-Père sont des Suisses, et leur costume si ancien m'a fort intéressé. J'ai vu aussi le Musée National, et la galerie Barberini où se trouvent la Fornarina de Raphael et la Béatrix Cenci de Guido. La Fornarina a des traits étranges et sensuels, et Béatrix une figure d'ange.

Ce matin je suis allé au musée des antiques du Vatican ; c'est le plus beau du monde. C'est là que se trouvent

le fameux Apollon du Belvédère, le Laocoon et le Nil. J'y ai remarqué aussi la Vénus de Cnide, le Discobole, un Bacchus barbu, un Méléagre, et deux admirables sarcophages en porphyre, de Sainte-Hélène, et de Constantia, fille de Constantin. Pour se rendre au musée des antiques du Vatican il faut faire le tour de la cathédrale Saint-Pierre, et c'est seulement alors qu'on se rend compte de l'immensité de cet édifice. J'étais exténué par la chaleur et la fatigue lorsque je suis arrivé à la porte du musée.

J'ai visité aussi la bibliothèque du Vatican. Elle est si grande qu'on fait un mille en allant au bout et en revenant. Elle contient tous les cadeaux en vases et en objets précieux faits aux papes. J'y ai vu la plus belle Bible illustrée et aussi la plus ancienne. Dans l'après-midi nous sommes allés voir l'église St. Paul. Elle est à quelque distance de Rome, hors des murs dont la ville est entièrement entourée. Pour aller à St. Paul on passe devant le mont Aventin et aussi devant le mont Testaccio qui a plus de cent pieds de haut et qui est formé en entier des débris des grandes amphores qu'on déchargeait dans le port. La pyramide ou tombeau de Cestius est située à la porte St. Paul, ainsi que le cimetière protestant. L'église St. Paul est magnifique, de même que toutes les églises de Rome, d'ailleurs. Souvent l'extérieur ne produit aucun effet, mais dès qu'on entre dans l'église on est frappé par la splendeur des fresques, des marbres et des colonnes.

En sortant de St. Paul nous avons été à la belle place du Peuple, et de là à la Villa Borghese, hors des murs aussi. Il y a un beau jardin et un musée qui, malheureusement, était fermé. C'est là qu'est la statue par Canova de la belle Pauline, sœur de Napoléon, en Vénus. Nous avons terminé la journée par une promenade au

Pincio, un parc sur une haute colline d'où l'on voit toute la ville. C'est à Napoléon, roi d'Italie, qu'on doit ce parc. On rencontre partout les traces de cet homme extraordinaire.

La Rome ancienne est ensevelie sous la Rome moderne, et je pense qu'un jour on trouvera encore bien des chefs-d'œuvre des Romains. Je ne puis me lasser de contempler les ruines des monuments et des maisons de ce peuple de géants. J'observe avec attention les personnes que je rencontre. Le type à Rome est beau et les femmes du peuple sont jolies quand elles sont jeunes. Beaucoup d'entre elles portent un corset rouge par-dessus leur robe ou un châle blanc bordé de rouge. Au Pincio j'ai vu une voiture traînée par deux ânes minuscules et conduite par un petit garçon de cinq ou six ans. J'ai pensé tout de suite à mon petit James aux cheveux blonds.

Il y a eu une élection aujourd'hui, et depuis hier les palais de marbre, les églises, les magasins, sont couverts d'affiches. J'ai remarqué sur les affiches, comme à Toulon, les mots "mensonges," "calomnies," et "ne votez pas pour Baldassare Odescalchi," "votez pour Avelloni," "votez pour Giuseppe del Felice." Odescalchi est un prince dont le nom se voit sur de vieux monuments dans les églises, et les socialistes ne veulent pas de lui.

Le soleil est brûlant, mais les nuits sont fraîches, et à l'ombre il y a toujours une bonne brise. L'eau à boire est abondante et excellente. Je suis étonné de voir qu'un grand nombre de rues n'ont pas de trottoirs, et on ne s'en sert guère dans celles qui en ont. On marche autant sur le pavé de la rue que sur le trottoir, qui est très étroit. J'aime à errer à l'aventure dans les rues pour voir le peuple tel qu'il est.

Rome, le 19 août.

Hier nous avons eu une journée bien employée. A neuf heures nous sommes allés à la messe à St. Pierre, la grande cathédrale. L'église est presque entièrement vide et il n'y a que quelques bancs pour s'asseoir. A Paris, à Notre Dame, il y a des chaises pour lesquelles on paie deux sous. On disait la messe des prélats à un des petits autels. Quatre prêtres officiaient et il y avait deux archevêques et une quarantaine de prêtres. La musique et le chœur composé de voix d'hommes seulement, mais voix féminines plutôt que masculines, étaient très beaux. Cela m'a beaucoup intéressé de voir cette imposante cérémonie. Un jeune homme qui se trouvait à côté de nous nous a donné beaucoup de renseignements sur l'église, et nous a dit qu'il était le marquis Luccioli, fils d'un général du pape.

Après la messe je suis allé chercher une permission pour visiter le palais du roi et le Château St. Ange. Le palais de sa Majesté Humbert est situé sur le mont Quirinal; c'était l'ancienne résidence d'été des papes, mais Victor-Emmanuel la leur a enlevée. La demeure du roi est réellement splendide. Nous avons visité toutes les pièces du palais, excepté les chambres à coucher. Le roi et la reine ne sont pas à Rome en ce moment. La reine Margherita est très jolie et le roi est très laid. Le boudoir de la reine, la salle à manger, la salle du trône sont meublés et ornés avec un luxe inouï. Partout des tapisseries des Gobelins, des peintures et des dorures. Le roi est populaire comme son père et mérite de l'être; j'aurais voulu le voir.

Le Château St. Ange fut construit par Adrien comme mausolée pour lui et ses successeurs, et plusieurs empereurs furent ensevelis dans cet édifice. Lors d'une peste en 590 le pape St. Grégoire le Grand crut voir sur le

haut du mausolée St. Michel remettant son épée au fourreau, indiquant ainsi que la peste avait cessé. C'est ce qui fit donner au tombeau d'Adrien le nom de Château St. Ange. Au haut de l'édifice il y a un St. Michel colossal en bronze remplaçant une statue en marbre qui est maintenant à l'intérieur du château. Les papes firent ajouter un étage au mausolée et s'en servirent comme forteresse depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Il y a une communication secrète entre le Vatican et le château et en cas d'alarme, le pape allait se réfugier dans le tombeau d'Adrien, qui est presque inexpugnable. Il y a les appartements privés des papes, admirablement ornés de fresques par les plus grands peintres. Il y a aussi dans le château des cachots affreux où furent emprisonnés Benvenuto Cellini, le grand orfèvre, Béatrix Cenci et sa belle-mère. Ces deux femmes furent accusées d'avoir empoisonné l'une, son père, l'autre, son mari. On montre la salle où Béatrix fut torturée. Elle n'avait que seize ans et était d'une beauté angélique. Elle fut décapitée, ainsi que sa belle-mère et son frère, sur le pont en face du château. Le sort tragique de Béatrix a beaucoup ému le peuple, et jusqu'à présent on parle d'elle avec pitié à Rome. L'illustre poète anglais Shelley a consacré à Béatrix un admirable drame.

Du temps des empereurs il y avait tout autour du château, aux différents étages, des statues en marbre. Pendant le siège de Rome par les Goths on jeta les statues sur les assiégeants, et plus tard, on en fit des boulets de canon, dont on en voit un grand nombre dans la cour du château.

En sortant du Château St. Ange je suis allé à l'église St. Jean de Latran. C'est l'église du pape comme évêque de Rome; à St. Pierre il est évêque de toute la chrétienté. L'église est magnifique ainsi que le cloître qui y

est attaché, et tous deux contiennent les reliques les plus sacrées. A côté de l'église du Latran est une autre église qui contient l'escalier sacré, c'est-à-dire l'escalier par lequel Jésus monta chez Ponce Pilate. Il y a vingt-huit marches et on ne peut y monter qu'à deux genoux. Chaque marche donne droit à onze ans d'indulgences.

Il y a partout ici des souvenirs historiques, tant anciens que modernes. J'ai vu la maison du célèbre poète comique Goldoni, celle où Shelley écrivit son "Prométhée" et "les Cenci," et le palais Balestro où vécut longtemps et mourut le Cardinal d'York, Henri IX, le dernier des Stuarts. Il n'y a rien de plus intéressant à Rome que les Thermes de Dioclétien. C'est là que se trouvent le Musée National, dans un ancien couvent de chartreux, et l'église Ste-Marie des Anges. Les cellules des religieux sont fort curieuses à voir. Les moines n'en sortaient jamais et ne communiquaient avec personne. A chaque cellule était attaché un petit jardin. Quelques fleurs et un petit coin du ciel bleu suffisaient à ces hommes qui ne vivaient pas pour la terre mais pour les cieux.

Nous avions espéré voir le pape, mais l'ambassadeur américain n'étant pas à Rome nous n'avons pu obtenir une audience. Je le regrette, car Léon XIII est un homme d'un grand génie et d'un grand caractère. Nous partons ce soir pour Naples; nous garderons un souvenir ineffaçable des six jours que nous avons passés à Rome.

Alcée Fortier.

(A suivre.)

—Nous présentons aux lecteurs de nos COMPTES-RENDUS les traductions suivantes de la fable *La Cigale et la Fourmi* et de *l'Oraison Dominicale*, en patois créole de divers pays, éloignés les uns des autres. Nous laissons au lecteur de faire la comparaison entre ces idiomes tout à fait différents.

1°. Traduction de la fable en langage créole de l'île de la Réunion, prise d'un article intéressant et instructif signé H. Lécadet, publié dans le *Magasin Pittoresque*, année 1895, p. 53 :—

La Cigale et la Fourmi.
(*La Fourmi ensemble lé Grélé*)

Au Bras-Sec, dans l'plis haut dé Brilé,
A proc' d'fricé ma Veronique,
L'avait ein s'en mêler grélé
Qui çantait tout l'azour son misique;
Li n'embarass' pas lendimain :
Dans tout la saison l'hivernaze
Son vivr' li trouvait dans n'cimin;
A qu'faire va souer pour faire' plantaze?
Mais v'la qu'li beau temps l'a fini,
Vivre n'a point, la fraid y rentre ?
Pauvre' grélé la rest' tout cami,
Comment qu'va manzé son plein ventre?
A froc' vir son mazination
Li dit: "Moi connaît quoi qu'moi faire:
Mon voisin fourmi bon nation,
Va prête à moi mon nécessaire."
Li court la cas' fourmi, li cogne rondement.
Tin' fourmi crie darrier' la porte:
"Qui ça qui cogn' si hardiment ?
Quiqu' çôs pour vendre? allons apporte."
Grélé repond : "Moi l'a grand faim !"
La fourmi guett' à li par darrière son serrire
Li dit: "Grélé vous trop malin!
Prends pas moi pour vout' couvertire.
Quoi qu'vous y fait soir et matin ?
Dans n' l'eau vous mirer vout' figuire."

Grélé r'vir' "Tir pas vout' fiçant,
Vous sait qu'moi content badinaze;
Moi tait çanté continiellement,
Ça même l'était tout mon l'ouvraze."
En morgrognant fourmi dit: "Vous calamoka!
Moi n'donn'ra pas vous ein bicique.
Si vous tant content la misique
Vous pé bien danser la polka."

2°. La même fable traduite ou plutôt travestie, comme le dit l'auteur lui-même, en patois créole de la Martinique, par François Achille Marbot:

Yon cigale y té tini,
Qui toujou té ka chanté;
Y té tini yon frommi
Côté li té ka rété.
Yon jou cigale té ni faim;
Li ka chaché môceau pain;
Li allé dit frommi là:
" Ba moin ti brin mangé, m'a
Ranne ou quand moin va trouvé
Quéchose qui bon pou mangé."
(Zott save frommi pas aimein
Prêté, ni longé la main.)
Li dit cigale: "Chè doudou,
Ça ou ka fé tout les jou
Pou ou pas tini mangé?"
Cigale dit: "Moin ka chanté
Quand yo ka dansé bèlè."
— "Anh! anh! ou ka chanté, chè,
Ça fè ou pas tini d'autt
Métié? eh! ben, ché cocott,
Si ou faim, dans bamboula
Allé dansé caleinda."

C'es pou ça yo ka dit zott
Quand yon moune ka fié compté
Lassous canari yon lautt,
Li pé rété sans soupé.

3°. Traduction de la fable d'Esope du même titre en créole de la Louisiane, par notre vénérable et regretté secrétaire perpétuel, feu le Dr. Alfred Mercier, et publiée dans la livraison du 1er mai 1890 des Comptes-Rendus de l'Athénée:

Cigale é Froumis.

Dans tan liver froumis tapé fé sécher grain diblé ki té umide. Ain cigal ki té bien faim, mandé yé kichoge pou mangé. Froumis layé réponne : "Dans tan lété cofer vou pa serré kèke nourriture ?" Mamzel cigal di yé : "Mo té pa gagnin tan : mo té toujour apé chanté" Froumis parti rire, é di li : "Dans tan cho vou té chanté, asteur fé frette, vous dansé."

4°. Adaptation en créole de la Louisiane de la fable de La Fontaine, par M. le professeur Jules Choppin.

Madame Cigale tout temps olé chanter
Et boire à la santé
Li pas jonglé l'hiver....li bien fou bin.
Pan ga, Cigale, ta manqué to di pain.
Ain jour, li cou côté mamselle fourmi :
Li bordé li ; et dit li : " mon amie,
Baye moin, si ou plait, ain pai di pain,
Ma rende vous li dainmain matin.

Pas d'ça, minette, mo pas prêté di pain :
Yé di : " rende moun service baye moun chagrin,"
Et pis, to trop lainmain chanter ;
Faut to travaille ain pé....
Couri,....to trop fronté.
Si to travaille, quand gros l'hiver vini
Ta va gaingnain comme moin, fourmi,
Di pain l'hiver, di pain l'été.
Quittez metchié chanter
Ça très mauvais pour la santé.

Nous offrons en dernier lieu l'oraison dominicale en patois créole de Hayti. Nous l'empruntons au Bulletin No. 62 du *Bureau des Républiques Américaines* publié par autorité du Gouvernement des Etats-Unis, année 1892.

Papa nou qui ciel, nou vlé nom ou sanctifié, règne ou rivé, volonté ou faite nou té comme nou ciel. Baille nou jaudi pain nou chaque jou. Pa(r)donné nou péché nou comme nou pa(r)donné moun qui offensé nou ; pas quitté nou tombé nou tentation, mais ouété nou main Satan (quelquefois " mais délivré nou toutte mal.") Ainsi soit-il.



